

LA SACRAMENTALITÉ DE L'ÉGLISE

PAR un paradoxe inattendu mais prévisible, Vatican II, concile du renouveau ecclésial, débouche sur une crise spirituelle d'une rare intensité, pratiquement diffuse dans l'ensemble du peuple de Dieu. Je l'évoquerai simplement à partir de la réponse qu'un petit groupe de vie évangélique, composé de jeunes adultes, a fait récemment à la question : « Dans les fraternités parle-t-on de l'Eglise, de ce qu'elle est, de sa mission, et de quelle manière ? ». Voici cette réponse : « L'appartenance à l'Eglise est difficile pour plusieurs membres de notre fraternité. Une réflexion typique : saint Paul pouvait être fier de son appartenance à l'Eglise car il n'avait pas vingt siècles d'histoire de l'Eglise — jalonnés par les erreurs historiques, les compromissions avec certains groupes sociaux — derrière lui. *On a du mal à accepter une quelconque solidarité avec l'Eglise pécheresse.* »

Cette remarque, dans sa franchise presque brutale, montre à quel point nos contemporains manquent naturellement de sensibilité à l'égard de l'aspect sacramentel du mystère de l'Eglise. Cette crise, parce qu'elle atteint à cette profondeur, touche par contre-coup la liturgie. Aussi pour aborder et traiter mon sujet dans un climat de vérité, il m'a semblé utile d'*écouter* quelques questions fondamentales que se posent les hommes aujourd'hui.

I. L'ÉGLISE MISE EN QUESTION

Liturgie et monde peuvent-ils être intérieurs l'un à l'autre ? Depuis le 17^e siècle au moins, le monde moderne a été caractérisé par une rupture entre la liturgie et la vie, disons même — car c'est ainsi que s'expriment beaucoup

de chrétiens — entre la liturgie et la vie qui se construit et où Dieu agit.

Dans la conception de la religion comme culte et comme obligation morale, les classiques du 17^e siècle ont perdu le sentiment que le christianisme présentait *une espérance* qui engageait jusqu'au monde matériel lui-même. Paradoxalement, au moment où les chrétiens méconnaissaient la dimension cosmique du message évangélique, naissaient les philosophies de l'histoire (Vico, Montesquieu) annonciatrices des grandes interprétations modernes d'une histoire du monde sans Dieu ni Christ (Hegel, Marx). En laissant se laïciser l'eschatologie, le christianisme a été responsable de ce qu'*en face d'une religion sans contact réel avec le monde s'est dressé l'idéal d'un monde qui exclut toute religion.*

Ce divorce qui pendant longtemps n'avait pas été clairement perçu par les fidèles est, de nos jours, d'autant plus douloureusement ressenti par eux qu'à la faveur des réformes liturgiques en cours le problème crucial de la distance entre le langage religieux et l'existence quotidienne se trouve pratiquement partout posé. Ils sont nombreux, ceux à qui ces réformes apparaissent bien timides et qui ne se sentent guère aidés par elles à relier leur vie aux apports de l'expérience chrétienne, à découvrir la signification religieuse de leur existence. La liturgie implique pour beaucoup l'entrée dans un monde qui n'a concrètement rien à voir avec ce qu'ils pensent, sentent et voient dans leur vie. Et cette mise en question de la liturgie est d'autant plus angoissée que les chrétiens s'interrogent sur le fond de leur foi et sur le sens qu'elle peut avoir aujourd'hui dans les relations qu'ils entretiennent avec leurs semblables.

Cette première réaction dépend en dernière analyse d'une prise de conscience plus ou moins confuse de l'historicité de l'Eglise et de la liturgie. On réagit dès lors violemment aussi bien contre ce que la liturgie a de situé, de daté, de vieillot, que contre ce qu'elle a d'inadapté à ce qu'elle veut signifier. On entend couramment dire qu'on ne veut plus prier comme au Moyen Age, qu'on n'a pas d'intérêt pour la « liturgie de papa », la « prière de papa » (ce sont des formules que m'ont citées des laïcs). On en arrive ainsi à mettre en cause la vision de l'homme qui sous-tendrait la plupart de nos structures liturgiques.

Beaucoup affirment ouvertement, en effet, que notre liturgie est accordée à une anthropologie, à une conception de l'homme absolument périmée : elle refléterait une vision de l'homme antérieure au monde moderne. La liturgie, dit-

on, expérimentait la nature comme une réalité « numineuse » dans laquelle la gloire de Dieu se réfléchissait ; elle avait certes développé les capacités de réceptivité de l'homme à l'égard de Dieu et elle définissait celui-ci comme appelé à la contemplation, mais elle n'avait pas encore pris en considération ses capacités de construction du monde. Elle serait, par contre, totalement inadaptée à l'image moderne de l'homme et du monde dans laquelle la nature est une simple matière, à partir de laquelle l'homme se crée à soi-même son propre univers. Notre liturgie ne répondrait donc pas aux exigences d'hommes qui entendent bâtir un monde nouveau et qui sont polarisés par leurs projets d'avenir.

Dans une telle ambiance, l'Eglise et la liturgie risquent évidemment de perdre tout sens, comme en témoigne l'écrit que je vais citer d'un prêtre en pleine crise. Ce témoignage a l'avantage de traduire ce que beaucoup pensent sans savoir se l'exprimer à eux-mêmes. Il pose au fond — par-delà les confusions invraisemblables dont ces lignes fourmillent et par-delà la perspective syncrétiste qui y affleure — la question de la sacramentalité de l'Eglise. Pour ce prêtre, comme pour le groupe de vie évangélique dont j'ai parlé plus haut, l'Eglise, avec son cortège d'erreurs et de compromissions, ne semble plus pouvoir être l'expression de la religion à laquelle les hommes aspirent.

Réflexions d'un missionnaire sur un quai de gare :

« *Escarbille* : fragment de houille incomplètement brûlé qui tombe avec les cendres. Exemple : les escarbilles d'une locomotive » (définition du dictionnaire).

Ce mot « *escarbille* » évoquait, évoque encore la locomotive à vapeur. Mais peu à peu on oublie sa signification. Demain, il sera relégué comme le sera la machine à vapeur ; on ira voir le premier dans le dictionnaire, l'autre au musée. Ce qui est normal, un mot étant compris par rapport à un objet qui nous concerne, un objet dont on se sert, un objet qui nourrit au moins notre imagination. L'objet disparu, le mot qui en découlait n'a plus d'emprise sur nous, il n'exerce plus sa magie.

Le même phénomène ne se produit-il pas pour les religions qui donnent naissance aux dogmes et pour ce qui les exprime : les morales, les liturgies et les codes ? Car actuellement, si elles exercent encore une emprise et nous influencent, c'est en raison du fond de vérité dont elles sont toutes porteuses. Elles survivent aussi parce que intimement mêlées aux coutumes des grandes familles humai-

nes, comme le « ferment dans la pâte ». Mais elles ne font que survivre ; elles ne nous captivent plus. Elles « nous font monter dans un train déplacé par une locomotive à vapeur... alors que nous attendons et désirons un moyen de locomotion plus moderne ».

Nous attendons et nous espérons, pour notre temps, une religion porteuse de la vérité qui nous captive et nous subjugué.

Cette religion n'existant pas encore, comment peut-on envisager, sincèrement, une action missionnaire ? Quel missionnaire chrétien, catholique romain, osera prétendre demain que la religion dont il est le témoin transcende toutes les autres ? Il sait déjà très bien que cette religion qu'il doit prêcher au nom de l'Eglise catholique romaine suppose la disparition, au moins lointaine, des autres religions. Alors, en tant que croyant, en tant qu'homme, il s'y refusera. Il préférera « servir » ses frères les hommes en travaillant, pour eux et avec eux, à l'édification d'un monde meilleur.

En laïcisant son action, il retrouvera un certain équilibre sur un terrain solide, la « Terre des hommes » ; en travaillant utilement, il aura au moins la certitude d'être sincère envers Dieu et envers les hommes. Mais est-ce bien là *sa vocation* ?

En somme, ce missionnaire, comme beaucoup de ses confrères et de chrétiens catholiques romains, souffre d'être prisonnier d'une société qui s'est trop « temporalisée », qui s'est trop « matérialisée ». Ce qui n'est pas étonnant si l'on tient compte de son origine, de sa durée et de tous ceux qui ont reçu la redoutable charge de l'organiser. Mais à présent la somme d'erreurs est tout de même trop importante, les compromissions temporelles sont trop profondes pour que cette société, considérée dans sa réalité temporelle, puisse apparaître aux yeux de nos contemporains comme porteuse, expression de la religion transcendante.

Le concile Vatican II enlève beaucoup de poussières... d'escarbilles, il redonne un peu d'espérance à « ceux du dedans », mais il ne permettra sans doute pas à l'Eglise catholique romaine, qui se prétend la véritable Eglise du Christ, d'attirer à elle les personnes qui cherchent la lumière.

Cette société meurt. Mystiquement, elle doit mourir : « L'Épouse doit prendre le chemin de la Croix comme son divin Époux. » On lui a retiré sa puissance temporelle ; bientôt, elle n'aura plus guère de puissance spirituelle. Elle ne peut plus envoyer ses armées exterminer ses ennemis ; elle n'ose même plus les excommunier.

Oui, nous attendons et nous espérons une religion porteuse de la vérité, où le mot « Eglise » et le nom de

« Jésus-Christ » ne seront plus synonymes de division, de ségrégation, mais seront acceptés par tous les croyants parce qu'ils signifieront véritablement « famille » et « révélation éminente » sans doute, mais une révélation exclusive de la Divinité.

Ce texte m'introduit à la question fondamentale — absolument radicale — qui se cache derrière les deux précédentes et que j'ai plusieurs fois entendu formuler ainsi : « Si, comme Vatican II l'a affirmé, le Christ est partout présent et agissant dans le monde, quel besoin avons-nous d'une Eglise ? Si l'humanité est sur la voie du salut par Jésus-Christ à travers la promotion et l'assomption des valeurs humaines, a-t-elle encore besoin de liturgie ? »

Nous ne pouvons échapper de nos jours à ces questions que j'ai volontairement condensées et qui concernent finalement la sacramentalité de l'Eglise ; elles provoquent actuellement une crise dans l'Eglise, mais examinées avec le sérieux et le calme qu'elles exigent, elles permettront une réflexion plus poussée sur la notion de l'Eglise comme sacrement, et par là un approfondissement de notre vie liturgique et partant de notre vie ecclésiale.

II. L'ÉGLISE COMME SACREMENT : UNE NOTION-CLÉ DE VATICAN II

Si l'on me demandait quelle est la notion-clé de Vatican II, je répondrais sans hésiter que c'est la notion de *l'Eglise comme sacrement*.

Citons les textes majeurs :

Le Christ est la lumière des peuples : réuni dans l'Esprit-Saint, le saint Concile souhaite donc ardemment, en annonçant à toutes créatures la bonne nouvelle de l'Évangile, répandre sur tous les hommes la clarté du Christ qui resplendit sur le visage de l'Eglise (cf. Mc 16, 15). L'Eglise étant, dans le Christ, en quelque sorte le sacrement, c'est-à-dire à la fois le signe et le moyen, de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain, elle se propose de préciser davantage, pour ses fidèles et pour le monde entier, en se rattachant à l'enseignement des précédents Conciles, sa propre nature et sa mission universelle (LG 1, p. 13)¹.

1. Nous citons les textes du Concile d'après le volume *Concile œcuménique Vatican II* (Ed. du Centurion), en employant les abréviations et en renvoyant aux pages de ce volume.

Le Christ élevé de terre a tiré à lui tous les hommes (cf. Jn 12, 32 grec) ; ressuscité des morts (cf. Rm 6, 9), il a envoyé sur ses apôtres son Esprit de vie et par lui a constitué son Corps, qui est l'Eglise, comme le sacrement universel du salut ; assis à la droite du Père, il exerce continuellement son action dans le monde pour conduire les hommes vers l'Eglise, se les unir par elle plus étroitement et leur faire part de sa vie glorieuse en leur donnant pour nourriture son propre Corps et son Sang (LG 48, p. 93).

Envoyée par Dieu aux païens pour être « le sacrement universel du salut », l'Eglise, en vertu des exigences intimes de sa propre catholicité et obéissant au commandement de son fondateur (cf. Mc 16, 16), est tendue de tout son effort vers la prédication de l'Évangile à tous les hommes (AM 1, p. 539).

Une fois qu'il eut, par sa mort et sa résurrection, accompli en lui les mystères de notre salut et de la restauration du monde, le Seigneur, qui avait reçu tout pouvoir au ciel et sur la terre (cf. Mt 28, 18), fonda son Eglise comme le sacrement du salut, avant d'être enlevé au ciel (cf. Ac 1, 11) ; tout comme il avait été lui-même envoyé par le Père (cf. Jn 20, 21), il envoya ses apôtres dans le monde entier en leur donnant cet ordre : « Allez donc, de toutes les nations, faites des disciples, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et leur apprenant à observer tout ce que je vous ai prescrit » (Mt 28, 19 s.) (AM 5, p. 545).

Qu'elle aide le monde ou qu'elle reçoive de lui, l'Eglise tend vers un but unique : que vienne le règne de Dieu et que s'établisse le salut du genre humain. D'ailleurs, tout le bien que le peuple de Dieu, au temps de son pèlerinage terrestre, peut procurer à la famille humaine découle de cette réalité que l'Eglise est « le sacrement universel du salut », manifestant et actualisant tout à la fois le mystère de l'amour de Dieu pour l'homme (GS 45, § 1, pp. 269-270).

L'Eglise reconnaît aussi tout ce qui est bon dans le dynamisme social d'aujourd'hui, en particulier le mouvement vers l'unité, les progrès d'une saine socialisation et de la solidarité au plan civique et économique. En effet, promouvoir l'unité s'harmonise avec la mission profonde de l'Eglise, puisqu'elle est « dans le Christ, comme le sacrement, c'est-à-dire à la fois le signe et le moyen, de l'union intime avec Dieu et de l'unié de tout le genre humain ». Sa propre réalité manifeste ainsi au monde qu'une véritable union sociale visible découle de l'union des esprits et des cœurs, à savoir de cette foi et de cette charité, sur lesquelles, dans l'Esprit-Saint, son unité est indissolublement fondée. Car l'énergie que l'Eglise est

capable d'insuffler à la société moderne se trouve dans cette foi et dans cette charité effectivement vécues et ne s'appuie pas sur une souveraineté extérieure qui s'exercerait par des moyens purement humains (GS 42, § 3, pp. 262-263).

Cette œuvre de la rédemption des hommes et de la parfaite glorification de Dieu, à quoi avaient préludé les grandes œuvres divines dans le peuple de l'Ancien Testament, le Christ Seigneur l'a accomplie principalement par le mystère pascal de sa bienheureuse passion, de sa résurrection du séjour des morts et de sa glorieuse ascension ; mystère pascal par lequel « en mourant il a détruit notre mort, et en ressuscitant il a restauré la vie ». Car c'est du côté du Christ endormi sur la croix qu'est né « l'admirable sacrement de l'Eglise tout entière » (SL 5, p. 152).

Les actions liturgiques ne sont pas des actions privées, mais des célébrations de l'Eglise, qui est « le sacrement de l'unité », c'est-à-dire le peuple saint réuni et organisé sous l'autorité des évêques (SL 26, p. 163).

Bien que les citations explicites concernant la sacramentalité de l'Eglise soient relativement peu nombreuses, cette notion de sacrement commande dans leur profondeur tous les schémas. Elle fait l'unité de tous les documents conciliaires, que ce soient les constitutions, les décrets ou les déclarations, elle consacre l'unité de l'action ecclésiale depuis la première évangélisation jusqu'à la célébration de l'Eucharistie. En donnant de saisir l'unité de l'Eglise à partir de sa source, Jésus-Christ, elle permet de tenir dans leur connexion vivante tradition et ouverture missionnaire.

1. Mystère du Christ et sacrement du salut

Le Concile nous indique comment il faut entendre cette notion de sacrement en la rapprochant de celle de signe et d'instrument du salut lorsqu'il nous dit de l'Eglise : « ... en vertu d'une analogie qui n'est pas sans valeur, on la compare au mystère du Verbe incarné. Tout comme en effet la nature prise par le Verbe divin est à son service comme un organe vivant de salut qui lui est indissolublement uni, de même le tout social que constitue l'Eglise est au service de l'Esprit du Christ qui lui donne la vie, en vue de la croissance du corps (cf. Ep 4, 16) » (LG 8, p. 23).

En d'autres termes, *de même que le Christ est pour le monde le sacrement de Dieu, de même l'Eglise est pour le*

monde le sacrement du Christ. Saint Augustin le déclarait déjà : « Il n'y a pas d'autre sacrement que le Christ » (*Non est aliud mysterium nisi Christus*).

Le Christ résume en lui l'œuvre entière de Dieu, la création aussi bien que la rédemption, le drame eschatologique, l'histoire et le temps. Il est le serviteur qui n'arrête pas les regards sur sa propre personne mais qui les fait se tourner vers celui dont il est l'envoyé, le Père.

La Révélation du Dieu vivant ne consiste donc pas simplement dans les paroles dites par le Christ, quelle que soit leur importance pour dévoiler ce qu'il est et le sens de ce qu'il fait ; *elle consiste dans la totalité de sa présence et de sa manifestation dans le monde.* Il nous dévoile sur la Croix le mystère d'amour de Dieu et il nous dit le dernier mot sur Dieu : « J'ai manifesté ton nom aux hommes » (Jn 17, 6).

L'incarnation est ainsi *l'expression du Dieu inconnaissable sur lui-même* destiné à susciter en nous une communion, qui n'est pas encore pleinement manifestée mais qui débouchera un jour sur la consommation du Royaume.

« Après avoir, à bien des reprises et de bien des manières, parlé par les prophètes, Dieu en ces jours qui sont les derniers, nous a parlé par son Fils » (He 1, 1-2). Il a envoyé, en effet, son Fils le Verbe éternel qui éclaire tous les hommes, pour qu'il demeurât parmi eux et leur fît connaître les secrets de Dieu (cf. Jn 1, 1-18). Jésus-Christ donc, le Verbe fait chair, « l'homme envoyé aux hommes » ; « prononce les paroles de Dieu » (Jn 3, 34) et achève l'œuvre de salut que le Père lui a donnée à faire (cf. Jn 5, 36 ; 17, 4). C'est donc lui — *le voir, c'est voir le Père* (cf. Jn 14, 9) — qui par toute sa présence et par la manifestation qu'il fait de lui-même par paroles et œuvres, par signes et miracles, et plus particulièrement par sa mort et par sa résurrection glorieuse d'entre les morts, par l'envoi enfin de l'Esprit de vérité, achève en la complétant la révélation et la confirme encore en attestant divinement que Dieu lui-même est avec nous pour nous arracher aux ténèbres du péché et de la mort et nous ressusciter pour la vie éternelle.

L'économie chrétienne, étant l'Alliance Nouvelle et définitive, ne cessera donc jamais et aucune nouvelle révélation publique n'est dès lors à attendre avant la manifestation glorieuse de notre Seigneur Jésus-Christ (cf. 1 Tm 6, 14 et Tt 2, 13) (RD 4, pp. 127-128).

C'est donc sur la personne du Christ, pour autant qu'elle révèle le mystère du Père et son dessein d'amour, que se

concentre toute la lumière. « Il a révélé et son Père et lui-même » (RD 17, p. 138). Comme nous l'a dit saint Jean, le Christ vient du Père pour nous le révéler (Jn 1, 16), il est l'exégèse du Père que personne n'a jamais vu. Il en dévoile le Nom, c'est-à-dire la nature (Jn 17) ; il est l'épiphanie de Dieu, il manifeste ce qu'il est à travers une présence (1 Tm 1, 10 ; Tt 2, 11 ; 3, 4). Il est pure et absolue transparence du Père. Il ne fait rien qu'il ne voie faire à son Père (Jn 5, 19-20), il ne dit rien qu'il n'entende de son Père (8, 26). Son être consiste à se recevoir tout entier de lui : l'esprit (3, 34), la vie (5, 26), la vision (3, 11), la parole (3, 34 ; 14, 24), la volonté (5, 30), l'action (5, 19), les œuvres (14, 10), la doctrine (7, 16), la gloire (8, 54 ; 17, 22, 24). « Nul ne connaît le Fils si ce n'est le Père, comme nul ne connaît le Père, si ce n'est celui à qui le Fils veut bien le révéler » (Mt 11, 27).

Par sa Croix et par sa Résurrection, il dévoile le mystère d'amour dans sa source qui est Dieu, le mystère de son Père : « Qui me voit, voit le Père » (Jn. 14, 9).

Le Christ est le Visage du Père. Il est indissolublement Parole et Visage.

Le Concile décrit ainsi l' « admirable commercium » dont parle la liturgie : « Dans cette révélation le Dieu invisible (cf. Col 1, 15 ; 1 Tm 1, 17) s'adresse aux hommes en son immense amour ainsi qu'à des amis (cf. Ex 33, 11 ; Jn 15, 14-15), il s'entretient avec eux (cf. Ba 3, 38) pour les inviter et les admettre à partager sa propre vie » (RD 2, p. 126).

Oui, c'est dans le concret de l'existence et de l'expérience de cet homme qui est le Christ que Dieu se livre à nous tout entier et que l'homme répond à l'amour qui lui est offert. C'est au cœur de cet être que s'établit la seule communication entre Dieu et l'homme qui soit pleinement authentique ; c'est là que s'est construit et achevé l'étonnant dialogue entre Dieu et l'homme. Il ne s'agit pas ici d'une rencontre purement intérieure et personnelle ; c'est à travers tout l'être sensible comme à travers tout l'être spirituel — audition, vision, toucher, compréhension, souffrance, mort — que s'établit le contact. C'est dans la vie, les souffrances, la passion jusqu'à la mort, à travers le visage du Christ ému, troublé, bouleversé, joyeux, offert, sanglant, défiguré, que Dieu parle un langage accessible à tous.

Le Christ est ainsi l'événement du salut, son avènement parmi nous. Des formules bibliques admirables l'évoquent : « Le Christ est la paix » (Mi 5, 4). « Je t'ai désigné comme alliance du peuple et lumière des nations » (Is 42, 6).

Selon l'expression de saint Paul, le Christ est « le mys-

tère ». C'est dire que ce mystère désigne la réalité du salut dans l'obscurité d'une manifestation historique. S. S. le pape Paul VI l'a souligné dans son allocution lors de l'ouverture de la 2^e session du Concile, le 29 septembre 1963, ou dans son encyclique *Ecclesiam suam*, et à sa suite Mgr Charue l'a bien précisé dans le rapport officiel concernant le 1^{er} chapitre du *De Ecclesia*, le 16 septembre 1964 : « Le mot *mystère* ne se rapporte pas simplement à quelque chose qu'on ne peut pas connaître ou qu'il est difficile de comprendre : il désigne, comme la plupart le reconnaissent aujourd'hui, une réalité divine, transcendante et porteuse de salut, qui est rendue visible d'une certaine manière ». Le « mystère » du Christ est un événement qui nous est connu par la Révélation : il est l'irruption du transcendant dans le terrestre, de l'éternel dans le présent incarné.

C'est ce paradoxe du mystère de Dieu offert à l'humanité à travers la singularité d'une existence d'homme obscur et délaissé que les Pères de l'Eglise ont sans cesse exprimé :

« Attends, chante Polycarpe, celui qui est au-dessus de toute vicissitude, intemporel, invisible, qui pour nous s'est fait visible ; impalpable, impassible, qui pour nous s'est fait passible, qui pour nous a souffert de toutes les manières. »

« Quel est ce nouveau mystère ? demande à son tour Méliton de Sardes. Le juge est jugé et ne se trouble pas, l'invisible est vu et ne rougit pas, l'incompréhensible est pris et ne s'inquiète pas, l'incommensurable est mesuré et ne répond pas, l'impassible souffre et ne se venge pas. »

Comme une sorte d'incantation, ces paradoxes dominent la liturgie orientale : ne sont-ils pas, en effet, comme chez saint Paul, le moyen d'entrer dans la contemplation du mystère, dans le dynamisme même de son déroulement triomphal ?

« Qui est capable de raconter ta puissance, de faire entendre toutes les louanges qui te reviennent, de narrer toutes tes merveilles en toutes circonstances, Maître de toutes choses, Seigneur du ciel et de la terre et de toute créature visible et non visible, qui es assis sur un trône de gloire, qui sondes les abîmes, qui es éternel, invisible, incompréhensible, indescriptible, immuable, Père de notre Seigneur Jésus Christ le grand Dieu et Sauveur, objet de notre espoir ? Il est l'image de ta Bonté, le sceau te reproduisant parfaitement, *te montrant en lui-même, toi son Père*. Il est le Verbe vivant, le Dieu véritable, la sagesse d'avant les siècles, la sanctification, la puissance, la lumière véritable. »

C'est pourquoi les Pères grecs et les grands auteurs médiévaux à leur suite nous ont dit que l'humanité du Christ qui introduit concrètement le Fils de Dieu dans le dialogue avec les hommes était *l'instrument de sa divinité*.

« La nature prise par le Verbe divin est à son service comme un organe vivant de salut qui lui est indissolublement uni » (LG 8, p. 23).

En vérité, la Révélation rédemptrice signifie que le Verbe de Dieu fait de tout son être d'homme et de son corps en particulier l'instrument de sa révélation, le miroir dans lequel le divin se reflète dans l'humain, que la divinité s'est établie au cœur de l'humanité pour transfigurer l'humain par le divin, le visible par l'invisible.

L'humanité du Christ est essentiellement saisie dans sa fonction de révélation du Dieu vivant qu'elle rend visible et dans sa fonction d'action salvatrice : par la puissance divine de l'Esprit qui est en elle, elle apporte au monde la nouveauté de la vie éternelle.

Le Christ est l'événement du salut *pour le monde* : il vient sauver non seulement l'homme mais toute la création visible dont celui-ci est le couronnement et la fin immanente.

Nous avons employé à plusieurs reprises l'expression : *salut pour le monde*. Peut-être est-ce le moment de souligner en quel sens concret et existentiel nous entendons ce mot : il s'agit essentiellement du « monde des hommes », du « monde humain », à condition d'y inclure le monde physique qui partage la destinée de l'homme.

Dès son introduction la constitution *Gaudium et spes* déclare : « Le monde que le Concile a en vue est celui des hommes, la famille humaine tout entière avec l'univers au sein duquel elle vit. C'est le théâtre où se joue l'histoire du genre humain, le monde marqué par l'effort de l'homme, ses défaites et ses victoires. Pour la foi des chrétiens, ce monde a été fondé et demeure conservé par l'amour du Créateur ; il est tombé, certes, sous l'esclavage du péché, mais le Christ, par la Croix et la Résurrection, a brisé le pouvoir du Malin et l'a libéré pour qu'il soit transformé selon le dessein de Dieu et qu'il parvienne ainsi à son accomplissement » (GS 2 § 2, p. 210).

2. L'Eglise comme sacrement du salut

L'Eglise est, dans son être même, la révélation pour les hommes de l'entrée de Dieu par Jésus-Christ dans l'histoire du salut, le signe de l'événement du salut actuellement présent et actif dans le monde grâce à la communication du Saint-Esprit. Aussi saint Paul l'appelle-t-il, comme le Christ, le mystère (Ep 3, 8-11 ; 5, 32), c'est-à-dire la présence voilée, mais réelle et efficace du « Dieu Sauveur » (Tt 3, 5). Cette présence se manifeste essentiellement dans la célébration eucharistique, dans laquelle grâce au Seigneur sacramentellement présent l'Eglise exprime et réalise sa réalité de communion et l'approfondit.

L'Eglise sacrement du salut.

L'exaltation du Christ ressuscité et la participation à son Esprit déterminent dès maintenant dans l'Eglise le lieu d'une existence nouvelle, réellement spirituelle, qui fait de l'unique communauté des croyants le signe de l'accomplissement du dessein de Dieu concernant l'histoire du monde.

Le très beau texte de LG 48 lie structurellement la notion de sacrement à la notion de Corps du Christ et à la communication du Saint-Esprit : l'Eglise est la prophétie en acte que le monde entier sera rénové.

L'Eglise est ainsi l'assemblée dans laquelle, par l'action du Saint-Esprit, le passé, Jésus-Christ, dans sa Pâque de salut, se rend présent en vue de l'avenir eschatologique du monde (cf. la Constitution sur la liturgie). C'est évidemment dans l'Eucharistie que l'Eglise manifeste en plénitude sa rencontre avec le Christ, en même temps qu'elle signifie le monde en sa réalité dernière. Là est le signe de l'achèvement du monde dans le Christ, de sa rénovation définitive à la fin des temps. L'institution ecclésiale est ici débordée par son propre mystère, puisque le Christ, Seigneur des temps et des lieux, qui est manifesté dans l'Eucharistie, en un endroit déterminé de l'espace et du temps, déborde le monde entier, elle est le sacrement de celui à qui le monde et toute l'humanité passée, présente et future sont déjà soumis. Dans l'Eglise nous est manifesté l'unique dessein de Dieu rassemblant en lui toute la réalité créée.

Appelée à révéler au monde le mystère du Seigneur,

l'Eglise est ainsi parole et signe pour le monde entier. Elle est le signe sensible, réalisateur de cela même qu'il signifie : la mission de réconciliation et de communion pour laquelle le Père a envoyé le Christ. Aussi quand saint Paul applique l'expression de Corps du Christ à l'Eglise il entend signifier le corps unique, le corps personnel du Christ mort et ressuscité principe d'une nouvelle création, qui rassemble en lui dans l'Esprit, par le moyen des sacrements et principalement de l'Eucharistie, l'assemblée des croyants. Suscité par la communion de la foi professée au baptême, l'Eglise s'achève par la communion au même pain eucharistique qui met les chrétiens en contact avec le corps ressuscité du Sauveur assimilant ses fidèles à son corps personnel. C'est donc Dieu lui-même qui, dans le Christ, convoque les fidèles, c'est lui qui les unit en un corps par l'Esprit-Saint. Et c'est pourquoi l'unité qui les rassemble, tout en leur étant immanente, ne vient pas d'eux, étant d'ordre divin. Elle est essentiellement fondée dans l'unité du Corps mort et ressuscité du Seigneur, elle est donc absolument originale, spirituelle et réelle, engageant jusqu'aux corps eux-mêmes, dans un lien manifeste entre l'Eglise et l'Eucharistie.

L'Eglise est ainsi la forme sensible que prend la grâce de Dieu quand on la considère selon la totalité et l'universalité du propos du salut, tel que la réalisation s'en poursuit en dépendance de l'Incarnation. Comme l'écrivait saint Léon, « ce qui a été manifesté dans le Christ est passé dans le mystère révélateur de l'Eglise » (P. L., 54, 398).

En d'autres termes, l'Eglise est le signe de la venue de la grâce divine en Jésus-Christ : elle est l'épiphanie dynamique de la grâce faite en Jésus-Christ, appelant comme naturellement sa plénitude eschatologique. En d'autres termes encore, elle est l'endroit où le monde à venir, venu à nous en Jésus-Christ, atteint le monde présent pour l'entraîner vers sa destinée eschatologique.

L'Eglise sacrement du Serviteur.

L'Eglise est ainsi le signe visible et efficace qui a été choisi par Dieu pour exprimer dans l'histoire humaine sa volonté éternelle de sauver l'humanité entière et le monde. Elle est le signe indéfectible de la consommation finale « jusqu'à ce qu'il vienne », l'annonce de la paix de Dieu pour toute l'humanité.

Pénétrons encore plus avant. Si l'Eglise est le sacrement de Jésus-Christ nous pouvons facilement conclure que, à l'image du *Serviteur*, elle est par nature la *Servante*, dont tout le bonheur est de communier à la volonté du Père de sauver tous les hommes. Sa consistance propre, elle la trouve dans la vérité de son rapport au Dieu et Père de notre Seigneur Jésus : il lui est impossible de demeurer une société fermée sur elle-même, alors que par nature elle s'ouvre à la communion avec tous les hommes.

A l'image du Christ pauvre, elle est tenue d'accueillir tout ce qui en dehors de ses limites juridiques et institutionnelles vient du Père des lumières. Le Dieu qui l'a sauvée en Jésus-Christ est aussi le Dieu Créateur qui agit au-delà des frontières ecclésiales.

Servante du dessein du Père, l'Eglise aime reconnaître partout où elle s'exerce l'action du Dieu vivant, en respecter les modalités propres, même lorsqu'elles la mettent en question dans son comportement concret. A l'image du Christ qui est passé en faisant le bien, parce que Dieu était avec lui (Ac 10, 38), elle se sait obligée de *servir* en pure perte d'elle-même l'amour qui lève au cœur de toute personne humaine, celui-ci dût-il ne jamais découvrir sa pleine dimension chrétienne. Elle le fait par vocation, avec le désintéressement et la gratuité qu'implique le service du plan de Dieu (cf. AM 12, p. 557).

Au sein de la création entière, *elle est la présence sacramentelle de l'amour que Dieu porte à ce qu'il crée. En aidant l'homme à réaliser son essence, en lui révélant sa propre dignité et en la revendiquant contre toutes les formes d'injustice, elle ouvre pour lui le chemin de la liberté et de l'amour.*

Le service de Dieu passe ainsi par le *service* du monde. Et pour le monde lui-même ce *service* est absolument irremplaçable. Les chrétiens travaillent, en effet, avec leurs frères au développement de la culture et de la richesse matérielle de l'humanité ; mais ils cherchent aussi à faire que tout effort humain soit mesuré par le bien et le respect de la personne humaine. C'est dans leur foi en Dieu le Père, dans leur consécration baptismale au Christ Seigneur de la création, dans leur communion à l'Esprit, qu'ils puisent le sens de la grandeur de l'homme. On ne peut *servir* Dieu en vérité sans du même coup servir l'homme. C'est dans la Croix du Christ et dans la Résurrection que la recréation de l'homme a été réalisée (cf. AM 12, p. 559 ; 21, p. 576).

Sacrement du salut du monde, l'Eglise ne peut aimer et servir Dieu en vérité que dans la mesure où elle aime et sert les hommes en vérité. Pas de coupure possible pour elle entre service de Dieu et service des hommes, consécration à Dieu et consécration aux hommes. Elle est la présence de l'amour créateur et sauveur dans l'épaisseur du mystère humain.

Pour que l'Eglise soit vraiment, pour le monde où elle se trouve, le sacrement du salut, il faut qu'elle s'insère dans tous les groupes humains du même mouvement dont « le Christ lui-même, par son incarnation, s'est lié aux conditions sociales et culturelles déterminées des hommes avec lesquels il a vécu » (AM 10, p. 555).

À l'image du Christ lui-même qui « a scruté le cœur des hommes et les a amenés par un dialogue vraiment humain à la lumière divine... ses disciples, profondément pénétrés de l'Esprit du Christ, doivent connaître les hommes au milieu desquels ils vivent, engager conversation avec eux, afin qu'eux aussi apprennent dans un dialogue sincère et patient, quelles richesses Dieu, dans sa munificence, a dispensées aux nations ; ils doivent en même temps s'efforcer d'éclairer ces richesses de la lumière évangélique, de les libérer, de les ramener sous l'autorité du Dieu Sauveur » (AM 11, p. 556-557).

On comprend dès lors ce que signifie le rôle de l'Eglise comme sacrement : après l'élévation de Jésus, *les disciples se trouvent par rapport à lui dans la condition même où lui-même se trouvait par rapport au Père, durant son ministère*. Nous nous trouvons pris dans l'incessant mouvement, la dynamique de l'amour, pourrait-on dire, qui anime l'Évangile, le mouvement du Père au Fils, du Fils au Père, pour la gloire divine. Qu'on pense à toutes les affirmations du Christ : « C'est le Père demeurant en moi qui accomplit ses propres œuvres ; c'est moi qui, demeurant en vous, en accomplirai de plus grandes encore. Comme le Fils ne peut rien faire par lui-même, vous non plus, sans lui, vous ne pouvez rien faire. Qui me rejette, rejette le Père ; qui vous rejette, me rejette. Le Père est la vérité dont je rends témoignage ; je suis la vérité dont vous avez à rendre témoignage. Si vous gardez mes commandements, vous demeurez dans mon amour, comme moi-même j'ai gardé les commandements de mon Père et demeure en son amour. Je ne suis pas de ce monde, vous n'êtes pas de ce monde. Comme le Père m'a envoyé, moi aussi, je vous envoie ; comme j'ai

gardé sa Parole, gardez ma parole ; comme le Père m'a aimé, je vous ai aimés ; comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres. »

Cette extraordinaire transposition découvre aussi bien le passé et le présent que l'avenir, comme si l'on reportait de Jésus sur les siens tout ce qui a été affirmé du Père par rapport à Jésus, et finalement sur la communication des disciples ce qui a été affirmé de Jésus et des siens. *Le Fils est le miroir du Père, les frères sont le miroir du Fils.*

Le mystère de la Croix dans son dévoilement profond est ainsi le centre et le point d'unification d'un large réseau d'amour : désintéressement, attention fraternelle à l'autre, dévouement de tout soi-même au bien de ses frères.

3. L'Eglise comme sacrement d'un salut universel

Le paradoxe de l'Eglise apparaît dans toute sa force : elle est dans la main de Dieu un *peuple limité et particularisé* qui affirme sans cesse une *vocation universaliste* : elle est le germe et la semence d'un salut qui enveloppe le monde entier. En d'autres termes, sa *nature de moyen dans les mains de Dieu* est toujours au service d'une *visée absolument catholique*.

Ici encore, nous citerons quelques textes du Concile :

Ce peuple messianique a pour chef le Christ, « livré pour nos péchés, ressuscité pour notre justification » (Rm 4, 25), possesseur désormais du Nom qui est au-dessus de tout nom et glorieusement régnant dans les cieux. La condition de ce peuple, c'est la dignité et la liberté des fils de Dieu, dans le cœur de qui, comme dans un temple, habite l'Esprit-Saint. Sa loi, c'est le commandement nouveau d'aimer comme le Christ lui-même nous a aimés (cf. Jn 13, 34). Sa destinée enfin, c'est le royaume de Dieu, inauguré sur la terre par Dieu lui-même, qui doit se dilater encore plus loin jusqu'à ce que, à la fin des siècles, il reçoive enfin de Dieu son achèvement, lorsque le Christ, notre vie, sera apparu (cf. Col 3, 4) et que « la création elle-même sera affranchie de l'esclavage de la corruption pour connaître la glorieuse liberté des enfants de Dieu » (Rm 8, 21). C'est pourquoi ce peuple messianique, bien qu'il ne comprenne pas encore effectivement l'universalité des hommes et qu'il garde souvent les apparences d'un petit troupeau, constitue cependant pour tout l'ensemble du genre humain le germe le plus fort d'unité, d'espérance et de salut. Etabli par

le Christ pour communier à la vie, à la charité et à la vérité, il est entre ses mains l'instrument de la Rédemption de tous les hommes, au monde entier il est envoyé comme lumière du monde et sel de la terre (LG 9, pp. 26-27).

Ce caractère d'universalité qui brille sur le peuple de Dieu est un don du Seigneur lui-même, grâce auquel l'Eglise catholique, efficacement et perpétuellement, tend à récapituler l'humanité entière avec tout ce qu'elle comporte de biens sous le Christ chef, dans l'unité de son Esprit (LG 13, p. 34).

Au cœur du monde, l'Eglise représente un mystère eschatologique d'engendrement spirituel. C'est d'une initiative divine qui a pour horizon le monde entier qu'est né le peuple de Dieu. Il est le fruit d'une économie communautaire de révélation et de salut réalisée au sein même de l'humanité, en fonction d'elle et à son profit.

Dans le réalisme d'une histoire concrète, tout à la fois exaltante et tragique, monotone et cependant toute scandée de temps et de moments privilégiés, traversée de personnages particulièrement représentatifs, transparait le paradoxe fondamental et permanent de l'histoire du salut : la singularité d'un choix libre et imprévisible, tombant sur un homme ou sur un groupe d'hommes, comme gage de l'intégration de l'humanité entière dans l'unité. Au cœur du monde, seul mais solidaire d'une humanité si nombreuse qu'elle défie tout calcul, Abraham est élu par Dieu pour être aussi multiplié que le sable de la mer ou les étoiles du ciel. Il est mis à part pour que se réalise concrètement et dynamiquement un dessein qui, dépassant sa personne et le peuple élu lui-même, dévoile le sens dernier du monde : « Par toi se béniront toutes les nations de la terre » (Gn 12, 3). Il n'est séparé de tous les peuples que pour leur être plus totalement uni et devenir plus réellement le germe qui portera la croissance de l'humanité en un seul Royaume, en un seul Peuple. Sur son visage d'homme transparait déjà le mystère d'une paternité divine qui enveloppe de son amour la terre entière.

En vérité, Dieu aime en Israël son Fils qui naîtra un jour en lui pour le diviniser. Israël devient ainsi le « peuple que Dieu s'est acquis », voué par consécration à louer Dieu et à le servir dans la sainteté, en témoin qui annonce au monde les merveilles du Seigneur. Loin d'être un privilège fermé sur lui-même, l'élection est le fondement gratuit d'une mission. Parce qu'il est assemblée d'hommes qui répondent à

l'appel de Dieu, le peuple a vocation de mission universelle ; porteur des promesses d'espérance pour le monde, avec l'assistance du Dieu vivant, tendu vers l'avenir, il est le gage de la consommation de toute l'humanité en Dieu, mais il ne l'est qu'à travers un pèlerinage traversé de lourdes défaillances qui l'empêchent d'oublier que seule l'initiative divine fait de lui ce qu'il est : un peuple libre, conscient de ses responsabilités. Ce n'est pas en raison de ses mérites ou de ses capacités que l'humanité est convoquée à l'unité, mais en raison du regard infiniment miséricordieux du Père qui l'appelle et la soutient dans l'existence.

Au cœur du monde, le peuple de Dieu représente en vérité un mystère d'engendrement spirituel qui le dépasse et enveloppe l'humanité depuis les origines en sa totalité. L'histoire de l'humanité, comme celle de l'univers qui lui est liée, jailit du mystère de l'éternelle paternité pour y refluer. Elle a dès le commencement l'horizon d'une catholicité que seule définit la paternité de Dieu.

En réalisant l'incarnation de son Fils au sein du peuple élu, Dieu l'intègre dans la vie de l'humanité qu'il intègre à son tour dans la vie de son Fils. En lui se concrétise, au cœur de l'histoire humaine, le dessein éternel qu'a Dieu de se donner un peuple qui ait, dans l'Esprit-Saint, *la forme de son Fils*.

C'est donc dans le Christ « établi comme Fils à la tête de la maison de Dieu » (He 3, 6), premier-né en qui se révèle la totale fidélité de Dieu à son peuple, qu'est définitivement créé le peuple de Dieu, porteur et témoin du salut, « race élue, sacerdoce royal, nation sainte, peuple que Dieu s'est acquis, ceux qui autrefois n'étaient pas un peuple étant maintenant le peuple de Dieu » (1 P 2, 9-10).

Seule l'action du Christ, parole de Dieu, signifiée et réalisée dans les sacrements, donne sa forme au peuple de Dieu. La réalité eschatologique de l'Eglise se manifeste ainsi par l'incorporation au Christ qui exerce sur son Corps sa suprématie hiérarchique et qui est dans l'Esprit le principe vital de la liaison organique de tout le corps.

Le peuple de Dieu a ainsi pour vocation de réunir dans l'unité le monde entier. Il est l'annonce prophétique, la réalisation anticipée de la récapitulation de toutes choses dans le Christ, le principe de rassemblement de toute l'humanité dans la plénitude du Christ. Enraciné dans le Christ, dont il est l'expression, il est par vocation tourné vers le monde.

Il ne se comprend donc qu'à partir de sa source, Dieu dans son Fils Jésus-Christ, et en fonction de son terme : l'humanité entière réintégrée dans l'unité du Fils dans un monde totalement transformé.

Au cœur de l'histoire humaine, l'Eglise est le lieu où Dieu, à l'œuvre dans le monde entier jusqu'à la fin des temps pour engendrer son peuple, révèle aux croyants :

— le principe de ce dessein : Dieu lui-même, sujet souverainement agissant de l'œuvre du salut ;

— celui par qui il l'accomplit : le Christ inséré dans notre humanité pour nous insérer dans son mystère et nous communiquer ainsi son Esprit ;

— le terme de son œuvre : des fils parfaitement conformés au Fils dans un monde totalement transformé.

C'est dans l'Eglise que l'action de Dieu prend corps pour s'universaliser dans l'humanité entière. Elle est donc là pour signifier au monde Jésus-Christ dont la transcendance la déborde de partout. Elle ne continue pas purement et simplement Jésus, pas plus qu'elle ne se substitue à lui, comme si le Christ avait fondé une société qui devrait le relayer après sa mort ou tenir sa place après son ascension. Elle manifeste Jésus-Christ dans l'intériorité d'une appartenance.

Le peuple de Dieu, ouvert sur la catholicité du monde, signe de l'unité de l'humanité entière, est *l'expression du mystère de la Sagesse divine qui est Jésus-Christ*, révélateur et réalisateur du dessein de Dieu.

Cette vision sacramentelle du mystère du Christ dans l'Eglise situe le catholique dans le développement de l'univers.

En raison de la structure sacramentelle qui la définit, l'appartenance à l'Eglise lie le catholique à l'ensemble des hommes ; elle ne l'enferme pas dans un ghetto sociologique qui le replierait sur lui-même, mais elle l'ouvre, à raison même de sa communion dans l'Esprit-Saint au mystère du Christ dont il est le témoin, à l'humanité entière que le Christ est venu sauver. Elle ne le met à part que pour l'unir davantage à tous les autres. *Elle l'appelle à vivre dans l'Esprit le mystère de communion que son appartenance sacramentelle à l'Eglise signifie.* C'est pourquoi le Concile, en soulignant vigoureusement que la grandeur de la vocation chrétienne s'enracine dans une grâce spéciale du Christ, insiste sur la nécessité de transformation spirituelle incluse dans la profession de foi et le baptême. Aussi, en raison de

sa conception sacramentelle du mystère de l'Eglise, le Concile voit-il l'action du Christ déborder de partout l'Eglise visible.

4. L'Eglise comme sacrement du salut pour le monde

L'affirmation de l'action universelle du Christ, Sagesse créatrice et recréatrice, et de son Esprit dans tous les hommes n'aboutit pas à relativiser l'Eglise mais, au contraire, à *en manifester la signification*. Ce n'est en rien une mise en question de la raison d'être de l'Eglise et de sa nécessité par un élargissement excessif des suppléances de l'action invisible de l'Eglise, ce n'est pas davantage l'introduction du relativisme le plus complet dans la pensée chrétienne après une période où l'accent mis sur le caractère sociologique de l'appartenance ecclésiale a pu paraître prédominant. *C'est, au contraire, l'expression catholique de la vérité dans toute son amplitude*. Ceux, en effet, qui, dans le monde païen, dans le monde des religions non chrétiennes, sont, sans le savoir, dans la grâce divine, sont aussi, d'une certaine manière, dans un état de *détresse spirituelle* qui est appel pressant à la présence de l'Eglise : ils attendent encore la Parole de Dieu qui les libérera pleinement. Ils ont un besoin urgent de l'Eglise pour que se révèle à eux et s'accomplisse ce que déjà ils sont dans le fond de leur cœur et qu'ainsi leur visage se dévoile dans la gloire de Dieu. C'est pour eux une exigence de leur être le plus intime de rencontrer l'Eglise, comme c'est pour celle-ci une nécessité de transmettre son propre mystère ; elle a besoin des autres pour exprimer le mystère qui, tout à la fois, l'habite et la déborde.

Avec une ampleur de regard vraiment catholique, nous pouvons alors situer toutes choses par rapport à Jésus-Christ qui se manifeste sacramentellement dans l'Eglise.

Il y a ainsi un rapport de tout homme, quel qu'il soit, au mystère du Christ, et donc à l'Eglise, même s'il n'en sait rien, en raison de son appartenance à une humanité rachetée par Jésus-Christ. Comme le dit la Constitution *Gaudium et Spes* : « Par son incarnation, le Fils de Dieu s'est en quelque sorte uni lui-même à tout homme » (GS 22, 236). Aussi bien, la route ouverte par le Christ, par sa vie et par sa mort, vaut « pour tous les hommes de bonne volonté dans le cœur desquels, invisiblement, agit la grâce. En effet,

puisque le Christ est mort pour tous et que la vocation dernière de l'homme est réellement unique, à savoir divine, nous devons tenir que l'Esprit-Saint offre à tous, d'une façon que Dieu connaît, la possibilité d'être associés au mystère pascal » (GS 22, 55, p. 237).

Nous affirmons simplement que Jésus-Christ, Sagesse créatrice et recréatrice, transcende de toute sa stature divine son Eglise et que par son amour il peut rejoindre de l'intérieur tous les hommes pour les ordonner à son Eglise.

Dieu dans son Fils travaille l'humanité entière pour en faire son peuple, et dans son Eglise il nous montre l'esquisse nécessairement déficiente mais réelle du Royaume qui est dans sa pensée et qui verra le jour à la fin des temps : il est avec amour penché sur l'humanité et il fait peu à peu transparaître en elle son mystère, en attendant qu'elle soit tout entière assimilée à lui.

C'est donc par la foi que nous entrons dans le dynamisme de l'événement qui est le Christ, présent lui-même au cœur de nos vies par l'institution qui est née de l'événement et de la volonté de l'auteur de cet événement.

C'est ainsi le devenir entier du monde qui trouve sa signification en Jésus-Christ. Comme le disait Clément d'Alexandrie : « De même que la volonté de Dieu est en acte et qu'elle s'appelle le monde, ainsi son intention est le salut des hommes et elle s'appelle l'Eglise ». L'Eglise est la nouvelle création dans laquelle se dévoile l'ancienne. Préparée par la création et le déroulement de l'histoire d'Israël, suscitée dans le monde et le temps par l'incarnation et la mort sur la croix et l'exaltation de Jésus-Christ, elle vient dévoiler la plénitude de la sagesse divine qui était à l'œuvre dès avant la création du monde.

La création ne peut donc être pleinement saisie qu'à travers l'incarnation de Jésus-Christ : elle ne tient pas en quelque sorte par elle-même, puisqu'elle est portée par tout le dessein de Dieu de tout récapituler en Jésus-Christ par la perspective de la *renovatio mundi*.

Mystère du Christ parce qu'en elle se dévoile la volonté mystérieuse et salvatrice du Père, cachée dans la création, révélée dans la Croix du Christ, l'Eglise est ainsi la proclamation et la réalisation royale de la paternité divine à l'égard de l'humanité.

L'Eglise révèle ainsi la longueur, la largeur, la hauteur, la profondeur de l'amour paternel de Dieu qui, dans sa

condescendance pour l'humanité, a livré son Fils à la vie de l'esclavage et à la mort de la Croix (Ph 2, 6 ss). Elle prend naissance dans l'amour éternel du Père pour le Fils et elle en est la manifestation, moyen tangible et efficace de la rencontre transformante de Dieu et de l'humanité. Conçue dans l'amour éternel de Dieu pour son Fils, elle est le témoignage souverain de la sagesse divine trouvant ses complaisances dans le Fils et dans ceux qui, en lui, sont devenus ses enfants d'adoption.

Elle réalise tout ce que Dieu, dans sa liberté, a poursuivi de toute éternité : l'adoption de l'humanité dans son Fils bien-aimé : elle est, en lui, la bien-aimée, la louange éternelle de gloire que Dieu s'est acquise.

Il faut cependant ajouter une remarque d'extrême importance. En raison de la vocation qu'elle a de mettre le monde en présence du mystère du Christ dans l'Esprit, toutes ses structures sont absolument subordonnées au mystère du Christ. La structure visible et sociétaire de l'Eglise n'est donc que le signe et le moyen de l'action de Jésus-Christ dans l'Esprit. Comme le disaient les grands théologiens du Moyen Age : ce qui constitue à titre de principe l'Eglise, c'est le Saint-Esprit dans les cœurs, tout le reste (hiérarchie, papauté, eucharistie, sacrements) n'étant que le service de cette transformation intérieure.

Ces affirmations ne minimisent ni ne relativisent l'importance de l'institution sociétaire ; elles soulignent simplement que la compréhension de la valeur propre de l'Eglise comme signe présuppose qu'elle soit saisie dans sa vérité spirituelle. En soi et par soi, elle n'a pas de consistance mais elle tire toute sa valeur de son rapport au Christ, en qui, par qui et pour qui elle est signe. Elle est toute relative à la réalité spirituelle qu'elle signifie : le Christ total, Tête et membres dans l'Esprit-Saint, en croissance de grâce. Suspendue en permanence à l'acte salvifique toujours gratuit de Jésus-Christ, l'Eglise est ainsi dans l'Esprit le lieu de la manifestation théophanique du Seigneur. Elle n'est donc elle-même dans sa vérité de signe qu'en laissant l'Esprit-Saint la décentrer d'elle-même sur le Christ.

L'Eglise manifeste plus ou moins profondément le visage du Christ, selon sa disponibilité à l'Esprit. Mais au sein même de l'Eglise il est des hommes qui, de façon privilégiée, vivent l'intériorité de son mystère.

« Dans la vie de nos compagnons d'humanité plus parfaitement transformés à l'image du Christ (cf. 2 Co 3, 18), Dieu manifeste aux hommes dans une vive lumière sa pré-

sence et son visage. En eux, Dieu lui-même nous parle, il nous donne un signe de son royaume et nous y attire puissamment, tant est grande la nuée de témoins qui nous enveloppe (cf. He 12, 1), et tant la vérité de l'Évangile se trouve attestée » (LG 50, p. 98).

Je résumerais volontiers l'acquis des réflexions précédentes de la manière suivante :

De même que le Christ est pour le monde le *visage* du Père, de même l'Église est pour le monde le *visage* du Christ.

L'Église signifie le Christ pour le monde.

On pourrait présenter toute l'œuvre du Concile à partir de cette perspective éminemment concrète du visage qui engage le tout de l'homme et de sa vie. C'est à travers le visage de l'Église que transparait le mystère eschatologique de sa catholicité.

Cela signifie que Dieu travaille à susciter des hommes libres qui le reconnaissent librement. Comme le dit le Concile, « la gloire de Dieu c'est l'accueil, conscient, libre et reconnaissant, des hommes à l'œuvre de Dieu accomplie dans le Christ ; c'est le rayonnement de cette œuvre à travers toute leur vie » (VMP 2, p. 398).

« C'est à l'Église qu'il revient en effet de rendre présents et comme visibles Dieu le Père et son Fils incarné, en se renouvelant et en se purifiant sans cesse, sous la conduite de l'Esprit-Saint » (GS 21, § 5, p. 235).

L'Église du Christ pourrait donc se définir comme le sacrement du salut du monde. Elle est le *sacrement de la fraternité humaine* : elle vient affermir le dialogue qui se noue entre les personnes dans le respect de leur dignité personnelle. Elle est chargée du ministère de la réconciliation entre les hommes dans un monde où les communications se rompent entre eux, elle est l'instauratrice du dialogue fraternel, le sacrement de la communion entre frères.

Ainsi posée dans sa perspective fondamentale, la sacramentalité de l'Église nous ouvre donc à tout ce qu'il y a de positif dans le monde. Elle ouvre à la fraternité avec tous. Elle révèle la signification dernière de l'avenir du monde.

Il faut ajouter — et ce point est d'une importance majeure — que la sacramentalité de l'Église n'empêche pas les fautes de l'Église ;

Bien que l'Eglise, par la vertu de l'Esprit-Saint, soit restée l'épouse fidèle de son Seigneur et n'ait jamais cessé d'être dans le monde le signe du salut, elle sait fort bien toutefois que, au cours de sa longue histoire, parmi ses membres, clercs et laïcs, il n'en manque pas qui se sont montrés infidèles à l'Esprit de Dieu. De nos jours aussi, l'Eglise n'ignore pas quelle distance sépare le message qu'elle révèle et la faiblesse humaine de ceux auxquels cet Evangile est confié. Quel que soit le jugement de l'histoire sur ces défaillances, nous devons en être conscients et les combattre avec vigueur afin qu'elles ne nuisent pas à la diffusion de l'Evangile. Pour développer ses rapports avec le monde, l'Eglise sait également combien elle doit continuellement apprendre de l'expérience des siècles. Guidée par l'Esprit-Saint, l'Eglise, notre Mère, ne cesse « d'exhorter ses fils à se purifier et à se renouveler, pour que le signe du Christ brille avec plus d'éclat sur le visage de l'Eglise » (GS 43, § 6, p. 267).

La sacramentalité est, en effet, toujours liée à la liberté dans le dessein de Dieu : je dirais volontiers que *l'Eglise est le sacrement de la liberté*. Elle exprime le caractère inaliénable d'une sainteté qui est la sainteté du Christ.

III. RÉFLEXIONS SUR L'AVENIR DE LA LITURGIE

Cette étude rapide de la sacramentalité permet de répondre aux questions majeures dont nous sommes partis.

1. La liturgie n'est pas liée à une anthropologie déterminée

La liturgie n'est pas liée à une époque déterminée parce que la révélation comme telle n'implique pas une anthropologie spécifique. Elle affirme simplement que dans notre vie humaine concrète — qui s'exprime à travers des situations historiques concrètes liées à l'évolution du monde — Dieu se révèle comme amour et nous met en communion avec nos frères. C'est l'homme concret qui est dans le monde que Dieu aime. Notre foi en Dieu, nous avons à la manifester dans le monde qui est le nôtre et non à travers une image périmée, qui empêcherait une compréhension de l'Eglise. Il faudrait pouvoir insister sur le fait que

Dieu s'est révélé à travers un langage concret, donné à travers une multiplicité d'événements, de symboles, de signes. On tenterait alors de construire une théologie du *visage* et de la rencontre, une théologie des totalités concrètes — essentiellement des personnes — qui rayonnent en elles la présence du mystère. N'est-ce pas à travers les créatures que nous percevons la présence cachée du Dieu vivant et que nous reconnaissons ses traits divins ?

Lorsqu'on parle du mystère de l'Eglise, il s'agit en effet d'une réalité concrète, traversée certes par l'histoire, mais qui vit de la croix du Christ et de l'animation du Saint-Esprit. C'est pourquoi, pour dire cette épiphanie de la réalité divine à travers un signe symbolique, l'Eglise a retrouvé comme spontanément l'usage des grandes images de la Bible.

« Tout comme dans l'Ancien Testament la révélation du royaume est souvent présentée sous des figures, de même maintenant c'est sous des images variées que la nature intime de l'Eglise nous est montrée, images tirées soit de la vie pastorale ou de la vie des champs, soit du travail de construction ou encore de la famille et des épousailles, et qui se trouvent ébauchées déjà dans les livres des prophètes » (LG 6, p. 17).

Seule une telle reprise en considération des images, toutes centrées sur le mystère du Christ, Image de Dieu, peut faire que les participants d'une liturgie soient *unifiés* de l'intérieur : ceci suppose une transfiguration de l'intelligence, du cœur et de la sensibilité humaines par la présence de Dieu. Si l'on veut rénover la liturgie, il faut retrouver le sens du symbole qui est si profond chez nos frères orthodoxes, le sens des gestes spontanés d'une personne tout entière présente au mystère de Dieu.

Comme l'a bien vu le P. Fransen : « Si nous désirons sincèrement que la découverte du symbole du Peuple de Dieu exerce à notre époque toute sa force dynamique de suggestion et d'inspiration, nous devons lentement réapprendre à célébrer l'Eucharistie et les autres sacrements tels que le Christ nous les a donnés. C'est dans la célébration de l'Eucharistie que nous comprendrons toujours mieux ce que Dieu a voulu nous révéler par cette image, et c'est dans cette même célébration que cette image deviendra réalité. »

Il ajoute : « La vie communautaire suppose une redécouverte de la vie liturgique comme activité symbolique.

C'est dans l'activité symbolique que la réalité profonde qui nous unit se manifeste en se réalisant, et se réalise en se manifestant. C'est le propre de l'homme. C'est aussi la définition des sacrements. C'est dans l'acte d'amour que l'homme exerce son amour. Il ne peut le faire autrement. Il n'est pas un pur esprit. L'amour désincarné ne peut que mourir.

L'Eucharistie, comme sacrifice et repas cultuel, est précisément la *manifestation visible* du Peuple de Dieu dans laquelle ce même peuple se *réalise* continuellement dans l'histoire, ou mieux encore, dans lequel ce peuple est continuellement *rassemblé* et *constitué* par Dieu. Il sera permis de faire remarquer que la réforme liturgique de la messe est encore très loin d'avoir réalisé son plein épanouissement. C'est dans l'Eucharistie que le Père rassemble son peuple autour de son Fils, « le premier-né de toute créature », par la force de son Esprit. C'est dans l'Eucharistie que tous les membres du Peuple de Dieu se trouvent rassemblés fondamentalement égaux entre eux, et cependant exerçant des fonctions différentes. C'est aussi dans l'Eucharistie que l'Eglise accepte son rôle dans l'histoire. Elle commémore en effet la Pâque, qui est à l'origine de son histoire, elle se recueille et s'unit à son Seigneur pour aller avec lui vers le monde des hommes, et finalement elle accueille dans la foi et l'espérance les prémices du Royaume futur.

Les autres sacrements sont tous reliés à l'Eucharistie par les mêmes liens symboliques. Ils ne font que préparer et accomplir ce que l'Eglise célèbre tous les jours dans l'Eucharistie². »

2. Liturgie et avenir du monde

Ce dégagement de toute anthropologie particulière destiné à assurer la défense des valeurs constitutives de la personne humaine — dont la nature concrète ne nous est pas livrée par la Révélation mais par le développement progressif des situations humaines — permet de mettre l'accent de nos jours sur certains aspects du mystère de l'Eglise.

L'Eglise affirme tout au long de *Gaudium et Spes* l'idée

2. P. F. FRANSEN, *L'Eglise comme peuple de Dieu*, dans *La nouvelle image de l'Eglise*, Mame, 1967, pp. 123-124.

d'un lien mystérieux entre l'attente des hommes et l'espérance eschatologique de la fin des temps. Elle peut donc aller au-devant de l'avenir de l'humanité à condition d'y introduire l'espérance chrétienne qui la rectifie et la transforme.

Dès lors la liturgie ne pourrait-elle pas, au moins pour une part, devenir la célébration de tout ce qui est déjà vécu positivement par les hommes, de cet avenir qui embrasse aussi bien l'histoire terrestre que son accomplissement final ? Dans la liturgie, l'Eglise doit célébrer à sa place la préparation de l'avenir humain, même si elle le célèbre eschatologiquement dans la liturgie et si elle le prépare humblement dans le monde.

En insistant sur cet aspect qui concerne l'accueil du mystère des hommes et de leurs recherches dans la célébration liturgique, il ne faudrait pas oublier que l'Eglise est signe du *mystère pascal pour le monde*, qu'elle proclame la victoire du Christ, qu'elle est le lieu où l'on vit et où l'on se réjouit de la Résurrection, qu'elle est donc au plus profond d'elle-même louange et gloire.

Toute la vie de l'Eglise est en même temps dans le Christ sacrifice à Dieu et mission dans le monde. Adoration et mission ne font qu'un, puisque aussi bien la mission consiste à annoncer la louange de Dieu au milieu du monde.

3. Liturgie et vie

En raison du sacerdoce spirituel qui lui a été communiqué dans l'Esprit-Saint, le chrétien fait de toute sa vie une adoration au Père et une action de grâce. En obéissant à son Seigneur par amour, pour Dieu et pour tous les hommes, il fait de tous ses actes des sacrifices spirituels. C'est la vie qui devient offrande de soi par amour dans la communion à celui qui est l'Offrant et l'Offert, Jésus-Christ. Ce culte spirituel est exercé à travers tout et il déborde les seuls moments de prière. Celui qui prie ne peut prier en vérité que s'il place réellement toute sa vie sous le signe de l'obéissance du Christ.

Ici se pose le problème de la réunification de l'existence concrète sous le signe de la foi en Jésus-Christ. Comme le dit M. l'abbé J. Frisque : « Le chrétien qui participe à la liturgie doit être en mesure de percevoir que son intervention dans la célébration engage réellement

toute sa vie, en assume toute la matière, sans quoi le culte spirituel qu'il doit édifier tout au long de son existence quotidienne ne trouvera pas son enracinement dans la liturgie. D'où une première exigence pour l'action liturgique : l'expression rituelle (parole et geste) qu'elle met en œuvre doit rendre compte de la double dimension, religieuse et profane, de l'engagement de foi qui prend corps en elle. Où l'on voit le caractère beaucoup trop limité d'une réforme liturgique qui s'en tiendrait à rendre les célébrations plus accessibles et plus compréhensibles ! D'autre part, si l'on veut que le chrétien déploie sur le terrain de la vie une conscience vraiment ecclésiale, attentif à prendre appui sur les multiples liens que lui offre la communion aux autres membres du Corps, il est essentiel que le rassemblement provoqué pour la célébration soit vraiment intégré à l'action liturgique elle-même, ou, si l'on veut, que le chrétien perçoive correctement lors d'une célébration à quelle place il se trouve dans l'acte complexe et organique du rassemblement universel que l'Institution ecclésiale a mission de susciter. D'où une seconde exigence pour toute pastorale liturgique digne de ce nom : qu'elle tire le maximum de parti d'une théologie de l'assemblée.

Dans la mesure où ces requêtes seront satisfaites, une remarquable continuité apparaîtra, sous le signe d'un unique culte spirituel, entre l'action liturgique et l'évangélisation, entre l'engagement d'une conscience croyante au sein d'une célébration et l'engagement de cette même conscience au sein de la vie quotidienne pour y témoigner de Jésus-Christ. Dans cette mesure, l'Eucharistie sera perçue comme l'acte-source de toute mission, et l'évangélisation sous toutes ses formes comme l'expression majeure du culte spirituel agréable à Dieu³. »

Ajoutons que le chrétien ne peut découvrir toute cette perspective que s'il a une notion exacte du mystère du Christ.

4. Une éducation du regard

Ajoutons encore une précision : le christianisme n'est pas le libre mouvement d'une conscience vers Dieu à partir d'un principe tout intérieur et personnel. Il est communion au Christ qui crée l'unité entre les membres. Le chris-

3. J. FRISQUE, *Composantes du « culte » chrétien selon Vatican II*, dans *Paroisse et Liturgie*, 1966, pp. 610-611.

tianisme, participation de tous aux faits singuliers qui l'ont fondé, n'est donc pas simple association fédérative ; il se définit par la forme de vie religieuse qui est jaillie de la Pâque du Christ et qui nous est transmise par les sacrements, surtout le baptême et l'Eucharistie.

Nous devons donc insister sur le « nous » communautaire des chrétiens. Le vrai sujet de l'action liturgique est l'assemblée des fidèles, l'Eglise offrant par le ministère des prêtres, ainsi que le concile de Trente le dit déjà.

La liturgie est constituée par des actes *posés par des sujets personnels vivant leur communion en Jésus-Christ dans le Saint-Esprit*. C'est le Saint-Esprit qui crée :

- des hommes vraiment catholiques ouverts à toute la réalité du monde en Jésus-Christ ;
- des hommes libres, de la liberté même de l'Esprit, capables de se dépasser sans cesse ;
- des hommes qui soient frères de tous les hommes ;
- des hommes pauvres pour être vraiment des frères universels.

Il s'agit donc de faire découvrir aux chrétiens leur configuration sacramentelle au Christ afin qu'ils se découvrent participants de sa mission de sauver le monde.

Peut-être la liturgie suppose-t-elle d'abord, à travers *une éducation du regard*, une vision dynamique et catholique, contemplative et missionnaire, du salut, une vision concrète et spirituelle à la fois, qui est réponse aux interrogations de nos contemporains sur la réalité et la signification de l'Eglise, le plan de Dieu centré sur l'initiative du Père en Jésus-Christ agissant au cœur de l'humanité, vu dans son intelligibilité et dans son dynamisme.

Ceci suppose qu'on développe chez les chrétiens une disponibilité aux événements pour y découvrir Jésus-Christ et y dévoiler son Visage.

Dans la liturgie, le chrétien doit approfondir le sens de son histoire et de sa mort, acquérir le sens du temps et des maturations nécessaires. Il doit découvrir que ce temps a un centre *qui est le Christ incarné*, que les événements ne sont plus des phénomènes mais des actes.

Pour que cette vie chrétienne soit vécue en plénitude, il faudrait des séries de communautés de relais, et peut-être aurions-nous à restituer la profondeur de la dimension familiale dans la vie de l'Eglise : elle semble avoir été vécue très profondément par le peuple de Dieu des trois premiers siècles. La constitution *Gaudium et Spes* affirme que la famille est la première cellule « dans cette

sorte d'Eglise qu'est le foyer » (LG 11, p. 31), elle acheminerait peu à peu vers la communauté ecclésiale qui reprendrait son sens le plus profond.

Plus intensément encore, il faudrait renouveler notre sens de l'Eglise locale : le mystère de l'Eglise trouve sa réalisation la plus parfaite, sur le plan sacramentel, dans l'assemblée eucharistique. Il faut restituer, comme le veut le Concile, l'évangélisation qui appelle à la conversion (SL 6, p. 152), la catéchèse qui initie aux différents sacrements (SL 64, p. 179), la catéchèse à même les rites liturgiques (SL 35, p. 166).

*
**

On pourrait résumer toute cette conférence en affirmant que la sacramentalité de l'Eglise implique une double fidélité : une fidélité à Dieu, une fidélité à l'homme. Peut-être avait-on eu trop tendance, au cours des derniers siècles, à négliger cette dimension proprement humaine.

Pour conclure, disons que nous avons dans le concile de quoi redonner sa vraie profondeur à notre liturgie : le travail est urgent, car l'érosion est manifeste, mais si nous savons nous atteler à cette recherche avec ferveur et sans impatience, un renouveau vraiment profond est devant nous. Quels que soient les aléas de la route, une confiance immense doit nous habiter : la liturgie doit retrouver sa grande tradition et parler aux hommes d'aujourd'hui, comme elle a parlé à ceux d'autrefois.

Je pense à l'adresse des Saints Pères du Concile in Trullo au Basileus Justinien : « Maintenant que l'ineffable et divine grâce de notre rédempteur et sauveur Jésus-Christ a conquis tout l'univers, et que la vivifiante prédication de la vérité est parvenue aux oreilles de tous les hommes, le peuple assis dans les ténèbres de l'ignorance a vu la grande lumière de la connaissance et il a été délivré des chaînes de l'erreur, ayant reçu le royaume des cieux en échange de l'antique servitude... Partout, en effet, un culte spirituel a été institué et porte des fruits universels ; le Dieu sacrifié et distribué pour le salut des corps et des âmes divinise les participants : c'est pourquoi les démons sont mis en fuite et l'assemblée sacrée des fidèles réunis dans les Eglises est mystiquement sanctifiée ; le paradis de délices est ouvert à tous et, en un mot, toute la création est rénovée ».

M.-J. LE GUILLOU, o.p.